

RÉPUBLIQUE DE DJIBOUTI
Unité-Égalité-Paix

**MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE
ET DE LA FORMATION PROFESSIONNELLE**

Les sept corbeaux et autres contes de France

Sélection des contes, relecture, validation et suivi :
Groupe de Travail sur la Promotion du Livre

Maquette et mise en page :
M. M.D. FARAH

Couverture :
MOUSSA ALI MIGUIL
SALAM MOHAMED SALEH



Centre de Recherche,
d'Information et de Production
de l'Éducation Nationale

Ces contes sont tirés du site : www.conte-moi.net. Tous les droits de propriété intellectuelle sur ces contes appartiennent à l'association DECI-DELA (DECI-DELA 2010).

Sommaire

1. Les sept corbeauxpage 3
2. Petit Caillou et Brin de lainepage 6
3. Le prince tout bleuipage 12
4. Le chat qui vient d'on ne sait oùpage 17
5. Grande étoile..... page 22
6. Le petit jardinier aux cheveux d'or page 28
7. Grand corps sans âme page 33
8. Le petit paon page 37

© CRIPEN, Juillet 2015

Les sept corbeaux

Un conte dit en français par Martine Tollet.

Il était une fois un homme et une femme qui avaient déjà sept garçons quand leur vint enfin une fille. Tant espérée, mais si chétive... Le père trembla de perdre ce petit être à peine né.

Il y avait au bas du pré une source d'eau vive que l'on disait miraculeuse. Il envoya à cette source ses sept garçons puiser de l'eau dans une fiole de cristal.

Les sept frères partirent au pas de course.

Arrivés à la source, ce fut à qui puiserait l'eau :

- Moi, moi ! Non c'est moi !

Tant et si bien que le flacon échappa à leurs mains fébriles et alla se briser en éclats sur la dalle.

L'écho de ce fracas tinta à l'infini. Soudain figés de peur, les sept garçons ne bougeaient plus.

Là-bas, à la maison, le père inquiet pour sa petite criait au même instant :

« Maudits garçons où traînent-ils ? Puissent-ils se transformer en corbeaux et que seule cette fillette puisse les délivrer un jour ! »

Fffttt! L'air chuinta. Sept corbeaux, survolant la maison, s'envolèrent par-delà la forêt.

La fillette ne mourut pas. Elle grandit en ignorant qu'elle avait eu des frères. Or un jour de grosse lessive – elle avait environ sept ans – elle vit sur la corde à linge, sécher sept petites chemises.

- « À qui sont ces chemises ? Elles sont trop petites pour être à papa ! »

On lui raconta l'histoire de ses sept frères transformés en corbeaux le jour de sa naissance.

La nuit suivante, elle s'enfuit de la maison. Elle n'emporta rien qu'un fragment de cristal de la fiole cassée.

Elle marcha longtemps. Elle arriva au pays des étoiles. Elle les salua et leur raconta son histoire.

L'étoile du berger lui répondit :



Illustration : V erane Cottin

« Pour délivrer tes frères de la malédiction, tu dois leur tisser sept chemises d'orties sans prononcer un mot. Ensuite tu chercheras la montagne de verre. C'est là que vivent tes sept frères. Voici la clé pour en ouvrir la porte. ». Elle lui donna un petit bout d'os.

La fillette remercia, mit la clé dans sa poche et dit au revoir aux étoiles.

Elle marcha longtemps. Elle trouva un champ d'orties. Elle s'assit, fila, tissa, cousit sept chemises d'orties sans prononcer un mot.

Quand les chemises furent faites, elle reprit sa route. Elle marcha longtemps. Elle trouva la montagne de verre. La porte était fermée. Elle alla dans sa poche pour y prendre le petit os. La poche avait un trou et l'os avait filé.

Alors elle prit son couteau et se coupa le petit doigt pour en faire une clé nouvelle. Cela marcha très bien ! La porte s'ouvrit toute grande. Il y avait une salle à manger. Le couvert était mis – sept assiettes et sept gobelets – et le repas servi.

La fillette mangea une bouchée dans chaque assiette et but une gorgée dans chaque gobelet. Puis elle alla se coucher dans un petit lit blanc.

Arrivèrent les sept corbeaux dans leurs livrées de plumes noires.

- *Qui a mangé dans mon assiette ?*

- *Qui a bu dans mon gobelet ?*

- *Oh ! Regardez ce fragment de cristal de la fiole que nous avons cassée !*

- *Quelqu'un de par chez nous est venu jusqu'ici.*

- *Si c'était notre sœur nous serions bientôt délivrés !*

C'était à qui croassait le plus fort. La fillette se réveilla. Elle entra doucement dans la salle à manger. Elle jeta une chemise sur chacun des frères corbeaux.

À l'instant, dans un fouillis de plumes noires qui virevoltèrent partout, les sept corbeaux redevinrent garçons.

Toute la nuit ils firent fête et dès le lendemain matin, ils s'en allèrent tous ensemble, les sept garçons et leur vaillante sœur, retrouver leurs parents à la maison.

La parole touche souvent ce que la flèche ne peut atteindre.

Petit Caillou et Brin de laine

Un conte écrit par Bruno de la Salle.

C'était un frère et une sœur. Le premier aimait les cailloux, la deuxième les brins de laine. On les nommait Petit Caillou et Brin de Laine. Ils venaient de perdre leur mère. Leur père s'était remarié avec une femme étrangère et elle était très dépensière.

Elle achetait sans réfléchir, ne faisait pas de provisions. Quand il y avait, il y avait et on mangeait tout et beaucoup. Mais quand il n'y avait plus rien, on commençait à s'inquiéter.

Et ce jour-là, on y était ! Il n'y avait plus rien du tout, plus rien à donner aux enfants, plus de farine, plus de pain, encore moins de confiture, plus de salé, plus de pâté, plus rien dans le garde-manger.

Le père ne savait plus quoi faire, mais sa femme avait une idée, elle y pensait depuis longtemps :

- Emmène donc les enfants au plus profond de la forêt et fait en sorte qu'ils se perdent. Les bêtes sauvages, les ogres ne vont en faire qu'une bouchée, ils ne souffriront pas longtemps et nous nous ne souffrirons plus et surtout nous n'aurons rien vu !

C'était le soir, la nuit tombait. Les enfants avaient entendu et ce jeu-là les amusait.

Le lendemain, au petit jour, le père proposa aux enfants d'aller marcher dans la forêt :

- Vous verrez on va s'amuser !

Il prit un chemin compliqué qui tournait, montait, descendait, pour qu'on ne le retrouve pas. Petit Caillou évidemment avait des cailloux dans ses poches, de petits cailloux ronds et blancs qu'il disposa sur le chemin pour les retrouver en rentrant.



Illustration : V erane Cottin

Ils marchèrent pendant longtemps, s'amuserent pendant longtemps, pendant longtemps ils s'amuserent, aussi longtemps et plus encore. Le père les encourageait, il avait déjà son idée.

Il proposa : Faisons la sieste ! et il s'installa contre un arbre. La journée avait été longue. Les enfants étaient fatigués. Ils se mirent autour de lui et tenaient serrés dans leurs mains les vieux bouts usés de sa veste pour ne pas le laisser partir. Ils finirent par s'endormir.

Il fallut qu'il quitte sa veste et qu'il les abandonne là, avec sa veste.

Quand les enfants se réveillèrent, la nuit allait bientôt tomber. Petit Caillou retrouva le chemin avec, et la maison et leurs parents qui regrettaient amèrement d'avoir agi si méchamment.

Le temps passa. Le temps passa. On retrouva de quoi manger et, à nouveau, on oublia d'aller faire des provisions. Il n'y eut plus de quoi manger et la femme recommença à proposer ses mauvais plans.

Ce matin-là, au petit jour, le père éveilla ses enfants et leur proposa cette fois de s'en aller chercher du bois.

Il choisit un autre chemin, plus compliqué que le premier.

Brin de Laine avait dans ses poches de jolis petits brins de laine qu'elle accrocha sur les buissons pour les trouver en revenant.

Il fallait ramasser du bois. Le père leur dit :

- N'ayez pas peur si je m'éloigne, je ne partirai pas sans vous ! Écoutez le bruit de ma hache et vous saurez que je suis là !

C'était bien vrai, ils l'entendaient. Mais ce qu'ils ne pouvaient pas savoir, c'est que le bruit qu'ils entendaient n'était plus le bruit de sa hache mais celui de ses deux sabots qu'il avait pendus à un arbre et qui se cognaient en bougeant.

Quand vint le soir, ils découvrirent le père envolé, les sabots, retrouvèrent évidemment les jolis petits brins de laine et le chemin

et la maison et leurs pauvres méchants parents.

Le temps passa, et comme les premières fois, la misère recommença. Il ne restait plus qu'un gros pain.

Et cette fois la mère prit les choses en main. Elle emmena les deux enfants avec le pain. Et déjà ils étaient en route. La mère s'était assurée que Petit Caillou et sa sœur n'avaient rien cachés dans leurs poches.

Elle les conduisit en haut d'une pente vertigineuse. Elle sortit de son panier le pain qu'elle avait apporté. Elle le laissa échapper, le pain débaroula la pente, elle cria :

- Oh mes enfants ! Oh mes enfants ! C'est tout ce qui reste à manger, allez vite me le chercher.

Ils s'élançèrent mais le pain avait roulé loin. Quand ils purent le rapporter la mère était déjà partie. La nuit commençait de tomber. Petit Caillou et Brin de Laine étaient perdus.

Petit Caillou grimpa jusqu'au sommet d'un arbre. Il regarda autour de lui. Il vit au loin une lumière. Il lança alors son chapeau vers la lumière. Et marchant de l'arbre vers le château puis en continuant tout droit, ils trouvèrent une maison avec une très grande porte.

Ils frappèrent. Une gigantesque main les attrapa et les jeta dans la maison. C'était Grand Ogre qui ouvrait. Il les installa sur la table, ferma la porte et s'approcha :

- Miam ! Miam ! Miam ! Miam ! Oh qu'ils sont beaux ! Oh qu'ils sont beaux ! Je vais les couper en morceaux !

Il reçut un coup sur la tête : c'était son épouse, l'ogresse ! C'était elle qui commandait dans la maison :

- Tu ne mangeras rien du tout. Il faut d'abord les engraisser. Ils sont maigres à faire pitié !

Grand Ogre se gratta la tête :

- C'est vrai ! C'est vrai ! Ils sont très maigres, ils n'ont que la peau sur les os. Il vaudrait mieux qu'ils soient plus gros.

On coucha les petits nouveaux dans le lit où dormaient déjà les deux petits enfants des ogres. Ces deux petits ogresillons portaient au cou un collier d'or tandis que Petit Caillou et Brin de Laine ne portaient qu'un collier de paille. Petit Caillou échangea vite les colliers.

Quand l'ogresse fut endormie, Grand Ogre monta au grenier, à tâtons, il tata les cous. Et quand il les crut reconnaître, il égorga à gros bouillon ses deux petits ogresillons ce qui lui valut le matin de douloureux coups de bâton.

Petit Caillou et Brin de Laine grossissaient. L'Ogresse disait à Grand Ogre :

- Tu vois ! Tu vois comme ils sont gras !

Un jour que l'ogre était parti, Brin de Laine s'en vint trouver l'Ogresse pour lui demander où elle faisait sa cuisine. L'Ogresse était vraiment très fière de lui montrer son grand fourneau. Elle était bonne cuisinière.

- Un enfant peut-il y entrer ?

- Évidemment !

- Une ogresse y tiendrait aussi ?

- Pas de souci !

- Deux ogres y tiendraient aussi ? Montrez-moi si vous y rentrez sinon je crois que vous mentez !

L'ogresse glissa dans le four et c'était vrai ! Elle y tenait ! Elle y resta ! Elle y cuisit.

L'ogre arriva un peu plus tard, il demanda :

- Où est ma femme ? Où est ma petite chérie ?

Brin de Laine lui répondit :

- Elle est ici ! Elle est ici !

Et elle lui montra le four. Il se pencha pour regarder.

- Je n'y crois pas ! Je n'y crois pas !

- Penchez-vous encore, s'il vous plaît.

Il se pencha encore un peu et elle le poussa dedans tout à côté de sa chérie. Tous deux en sortirent rôtis.

Brin de Laine délivra son frère et ils s'en revinrent chez eux.

Ils étaient en bonne santé car ils avaient beaucoup grossi.

Ils n'étaient plus du tout perdus car ils avaient trouvé les bottes qui mènent où l'on veut aller. Ce fut chez eux qu'ils se rendirent.

Ils n'étaient plus mal habillés car ils rapportaient les trésors que les ogres avaient cachés. Ils retrouvèrent leurs parents, ils dormaient à même la table. Les deux enfants les réveillèrent leur montrèrent tous leurs trésors et leur donnèrent à manger.

Ils grandirent alors ensemble.

Dodo, dodo, oh papa et maman font dodo.

Pauvre papa et maman, ils ont eu tant de tourments. Dodo, dodo, oh papa et maman font dodo.

Nous allons grandir ensemble, nous allons grandir ensemble, nous allons grandir ensemble, grandir ensemble.

Le prince tout bleui

Un conte écrit par Bruno de la Salle.

C'était un prince très puissant, le plus puissant de ce pays. De quelque endroit où l'on était, on ne voyait que son château, mais lui ne se montrait jamais et si on l'avait rencontré on l'aurait vite regretté tant il était affreux à voir. Son corps était presque entièrement bleu, recouvert on ne sait comment de fers, de bois ou bien de pierres, comme si on l'avait frappé, battu, lapidé, torturé puis réparé en toute hâte car à force de coups donnés on l'avait fait devenir bleu. Et c'est pourquoi cette laideur que certains avaient entrevue et les mensonges qui disaient qu'il assassinait ses épouses, l'avaient fait nommer Barbe bleue.

Pourtant en ce corps monstrueux régnait une grande bonté. Il avait plaisir à donner.

On le savait, et très nombreux étaient ceux qui en profitaient. Ils ne s'en vantaient pas souvent. Mais chaque fois que les ennuis recommençaient, c'était vers lui qu'on revenait. Et que ce soit vrai ou mensonge ce prince réparait les peines.

Un homme était venu le voir et par trois fois l'avait prié de lui apporter son secours. Le prince le connaissait bien lui et ses trois si belles filles. Il avait des besoins d'argent, toujours d'argent et toujours plus et toujours un peu plus encore.

Il se plaignait de ses trois filles. Il ne pouvait plus les nourrir pas plus que se nourrir lui-même. Elles étaient si dépensières !

Le prince pouvait-il l'aider puisqu'il en aidait beaucoup d'autres ?

- Moi-même je vous aiderai, vous êtes si seul désormais. J'ai trois filles,



Illustration : V erane Cottin

vous le savez ! Elles sont belles et dociles, je pourrais vous en laisser une. Votre vie serait plus facile. En contrepartie il me faut de quoi m'occuper des deux autres.

Le prince en avait convenu mais l'avait aussi prévenu des dangers que pouvaient connaître celles qui entraient au château. L'homme n'avait pas écouté. Il avait déjà entendu que le marché était conclu. Et il sut convaincre sa fille, sa fille aînée à accepter : la fille était comme le père, elle était aussi dépensière, et l'un et l'autre étaient partis vers le château.

En chemin, ils avaient croisé une très vieille lavandière. Les linges qu'elle allait laver étaient si sales, si pesants qu'elle avait demandé de l'aide. La fille s'était indignée :

- Je vais bientôt être princesse !

Et elle s'en était allée.

Ils étaient entrés au château. Le père en était ressorti avec beaucoup à dépenser.

Quant à sa fille, on n'en avait jamais plus entendu parler.

Les peines d'argent se réparent mais repoussent rapidement comme repousse le chiendent.

Le père avait re-proposé le marché à son bienfaiteur ainsi qu'à sa fille cadette. Et, comme la fois précédente, l'échange s'était déroulé comme il avait été prévu. Le père avait beaucoup reçu. Quant à la fille, on n'en avait plus jamais entendu parler.

Il ne restait que la dernière pour réparer les grosses dettes de son père. Et ce fut pour cette raison que la benjamine accepta.

En chemin, elle rencontra cette si vieille lavandière que ses sœurs avaient délaissée.

Elle l'aïda à transporter son linge si sale et si lourd. Et elle reçut en cadeau, dans une noix, trois robes magiques à porter si elle se trouvait en danger.

Elle entra dans le grand château et laissa son père emmener l'argent qu'il s'en était venu chercher.

Le prince accueillit sa nouvelle épouse. Il redoutait son arrivée. Il lui fit visiter les pièces que cette maison contenait et il lui en donna les clés. Mais pour la dernière d'entre elles, il la pria, la supplia de ne jamais l'utiliser, cette clé était une fée. Puis il partit. Il le fallait.

Et tout en partant se cacher dans une secrète caverne, il revoyait en son esprit ce qui s'était déjà passé et allait se renouveler. Elle utiliserait la clé, ouvrirait la porte interdite. Y découvrirait le secret qui avait assombri sa vie et qui l'assombriait encore. Elle découvrirait les corps de ses deux imprudentes sœurs, et ceux des femmes précédentes meurtris, battus, et torturés, devenus bleus comme lui-même. Elle les verrait entassés dans ce puits au cœur du château. Elle allait entendre des cris, des hurlements de toute part. Ce serait les cris de la clé, ceux de la hache et de la meule qui, depuis sa plus tendre enfance, jalousement le torturaient.

C'étaient les fées de ce palais, jalouses, cruelles, furieuses. Elles le tenaient enfermé dans ses vêtements de tortures de pierre, de bois, de fer pour qu'il ne leur échappe pas.

Et cette si gentille épouse que le sort lui avait donnée, si jeune, si douce, si bonne, elle aussi serait condamnée comme l'avaient été les autres.

Mais voilà que, dans sa poitrine, le prince se sentit gagné par une très grande espérance. Ce qui s'était toujours passé n'allait pas se renouveler, il en était presque assuré et un doux sommeil le prit.

Pourtant tout se passa ainsi que ce que le prince avait craint jusqu'au moment où les trois fées se jetèrent sur la nouvelle. Elle chercha comment s'enfuir. Elle découvrit une porte, que les autres n'avaient pas vue, une autre porte mais sans serrure, une toute petite porte. Elle l'ouvrit, passa derrière et la referma derrière elle. Les cris cessèrent. Elle était sauvée.

Devant elle, dormait le Prince sans sursaut, très paisiblement. Mais son corps était gigantesque aussi grand et aussi paisible que le pays qui entourait son château extraordinaire. Et ce château était son cœur. Et sa poitrine la forêt qui respirait comme la mer. La rivière le traversait. Et au bord de cette rivière se trouvait une lavandière qui faisait blanchir des chemises qui, toutes, étaient tâchées de sang.

L'une des chemises tomba dans la rivière. La mariée poussa un cri et le prince se réveilla.

Aussitôt, il redevint monstre, aussitôt reprirent les cris de la clé, la hache et la meule. La jeune fille se souvint des robes cachées dans la noix. Elle les mit l'une après l'autre.

La première de ses parures était tissée de rayons de lune argentée. Les méchantes fées reculèrent. La deuxième de ses parures était tissée de rayons ensoleillés d'or. Les fées reculèrent encore. Et la dernière était tissée de lumière d'étoiles brillantes. Les dents des fées s'entrechoquèrent.

L'épouse était devenue fée. Elle se tourna vers le prince et ordonna :

- Enlève ton manteau de pierre !

Le prince enleva ce manteau, elle ôta sa robe de lune. La meule tomba en poussière.

- Enlève ton manteau de bois !

Le prince enleva ce manteau, elle ôta celle de soleil. La hache se désintégra.

- Enlève ton manteau de fer !

Le prince enleva ce manteau, elle ôta sa robe d'étoiles. La clé se tordit, s'effaça.

Tout était désensorcelé.

Le chat qui vient d'on ne sait où

Un conte écrit par Bruno de la Salle

Il était une fois un chat qui arrivait d'on ne sait où et comme un chat qui se respecte n'en faisait jamais qu'à sa tête. Il allait, partait, revenait (il avait des souliers vernis) sans demander la permission et sans que l'on puisse comprendre pourquoi il voyageait ainsi. Mais ce qui demeurait certain c'est qu'il aimait beaucoup son maître.

Son maître était un pauvre gars. Il vivait dans une banlieue au bord d'un canal plein de rats dans une vilaine cabane. Et tout ça, c'était Carabas, c'est à dire n'importe quoi.

Il ne possédait presque rien, qu'une poule, une chèvre, un chien : la poule lui donnait des œufs, la chèvre lui donnait du lait et le chien était son gardien, et cela lui suffisait bien car il n'avait envie de rien mais il avait aussi ce chat qui lui voulait beaucoup de bien.

Pour commencer, il lui vola d'abord sa poule. Puis il s'en alla la donner au roi qui habitait Paris :

- C'est mon maître qui vous l'envoie. Il est marquis de Carabas !

Et le roi l'en remercia. Il lui prit ensuite sa chèvre, il la donna comme la poule au roi qui habitait Paris :

- C'est mon maître qui vous l'envoie. Il est marquis de Carabas !

Le roi l'en re-remercia.

En dernier, il lui prit le chien et comme la poule et la chèvre, il le donna aussi au roi, ce roi qui habitait Paris. Et encore une fois ce roi l'en re-re-re-remercia.

C'est ainsi, qu'il rendit son maître plus pauvre qu'il n'était déjà mais en échange lui acquit la reconnaissance du roi.

Il arrive pourtant souvent que les rois oublient les cadeaux que



Illustration : Vérane Cottin

leur donnent leurs courtisans. Il faut se rappeler à eux. Le chat ne le savait que trop.

Il alla trouver les oiseaux que son maître affamé chassait en bon braconnier qu'il était. C'était tout ce qu'il lui restait mais c'était assez pour quelqu'un qui n'avait pas de grands besoins : des perdrix, des cailles, des grives (et même assez pour quelqu'un d'autre !)

Le chat s'adressa aux oiseaux :

- Quittez ce dangereux pays où mon maître veut vous tuer, Paris c'est beaucoup mieux qu'ici, on y est en sécurité. J'y ai là-bas un grand ami qui vous donnera des habits, des robes, des bas, des chemises, des traitements contre les rides, des médicaments pour maigrir, vous y deviendrez plus jolies. C'est à Paris qu'il faut aller.

Le chat les mena jusqu'au roi et il lui dit :

- C'est mon maître qui les envoie. Il est marquis de Carabas ! Vous vous en souvenez peut-être, il vous fait porter ces oiseaux complètement biologiques dont vous allez vous régaler : des perdrix, des cailles, des grives. Elles seront très honorées de glisser dans votre gosier.

La poule, la chèvre et le chien et ses beaux oiseaux en cadeau, le roi qui habitait Paris se rappela pour une fois de ce marquis de Carabas, il l'en re-re-re-remercia puis le déclara son ami.

C'est ainsi que ce chat rusé qui avait déjà emporté la poule, la chèvre et le chien, priva aussi son pauvre maître de ce qui lui restait de bon mais en échange lui obtint, cette fois, l'amitié du roi.

La nuit qui suivit ses exploits alors que son maître dormait, il mit le feu à sa cabane ainsi qu'à tous ses vêtements, le fit sortir et lui parla :

- Voilà la fin de tes tourments ! Plonge dans l'eau de ce canal plein de rats, et ils ne te mangeront pas, n'en bouge pas et attends-moi, celui qui t'en ressortira sera un serviteur du roi car toi tu seras devenu le grand marquis de Carabas.

Mais souviens-toi, souviens-toi bien que quand on t'interrogera, surtout le roi, tu répondras : Oui ! Oui, Oui, Oui, Oui et rien que Oui ! Sinon tu t'en repentiras.

Après ces mots, le chat poussa son maître encore noirci sans plus d'habits sur le dos dans le canal rempli de rats. Puis il s'en alla avertir le roi qui habitait Paris que le marquis de Carabas venait d'être battu, jeté dans un canal rempli de rats où il allait être mangé si on ne le secourait pas.

Le roi envoya des secours. Il vint lui-même avec sa fille. Et découvrant que ce marquis n'avait plus aucun vêtement, ce qui pouvait choquer sa fille mais ne la choqua pas du tout, lui en fit aussitôt donner d'aussi beaux que ceux qu'il portait. Il lui demanda s'il fallait le reconduire jusque chez lui. Le marquis lui répondit :

- Oui !

Le chat indiqua le chemin, le beau carrosse le suivit. Ils traversèrent de grands près où paissaient de nombreux troupeaux, traversèrent des champs de blés qui seraient bientôt moissonnés, découvrirent un grand château où flottaient de jolis drapeaux.

Et à chaque fois que le roi admirait toutes ces merveilles il demandait à son ami si ces merveilles étaient à lui, le marquis lui répondit :

- Oui !

Et le roi s'en émerveillait.

Il s'était pourtant renseigné mais tous les gens interrogés en voyant les soldats du roi avaient dit :

- Oui ! Oui, c'est à lui !

Le chat les avait menacés :

- Si vous ne dites pas : Oui ! Oui, c'est à lui ! Nous vous ferons hacher menus comme chair à pâté de chien.

Alors ils s'y étaient tenus.

Les propriétaires du château qui étaient de fieffés coquins et avaient des crimes à cacher avaient aussi répondu :

- *Oui !*

Ils avaient aussi demandé la permission de déguerpir, ce que le chat leur accorda avec un extrême plaisir. On est toujours content de voir des voleurs se trouver privés de ce qu'on aimerait avoir qui nous a toujours échappé.

Un repas étant préparé on s'installa pour le dîner. Le roi demanda au marquis :

- *Voulez-vous épouser ma fille ? Elle aime beaucoup votre chat.*

Et le marquis répondit :

- *Oui !*

Et lorsqu'avant de rendre l'âme, le roi demanda au marquis s'il voulait bien le remplacer, le beau marquis de Carabas répondit :

- *Oui !*

Comme le chat lui avait dit.

C'est ainsi que ce chat rusé qui voulait du bien à son maître fit d'un pauvre gars un marquis, un époux comblé et un roi.

Grande étoile

Un conte écrit par Bruno de la Salle

Elle s'appelait Grande Étoile et ses frères, Ciel et Soleil. Ces trois jeunes gens habitaient dans la plus belle des maisons. Elle était cachée dans les arbres, au bord d'une grande rivière et bâtie si légèrement parmi les branches et les fleurs qu'elle aurait pu être invisible. C'était une maison parfaite. C'était une maison bénie. C'était l'œuvre de Grande Étoile. Quand, par bonheur, on y était invité, c'était comme entrer dans un cœur. Et c'était plus grand que le monde. Tout y chantait. Tout y riait. Grande Étoile était la joie même.

Quand elle était arrivée là, petite enfant abandonnée dans un berceau sur la rivière, cet endroit était devenu comme le paradis sur terre.

Un vieux meunier et son épouse l'avaient trouvée au bord de l'eau comme auparavant ils avaient trouvé ses deux frères aînés. Ces bonnes gens n'avaient pas pu avoir d'enfant et voilà qu'ils en avaient trois. Devant eux, tout émerveillés, les portes de ce grand bonheur qu'ils avaient cessé d'espérer s'ouvraient à eux, voir venir un enfant chez soi. Le monde leur appartenait. Et c'était vrai, ces enfants étaient leur soleil, tout en même temps que leur ciel et plus encore leur grande étoile.

Mais ce bonheur passa trop vite. Les enfants grandissaient trop vite, trop vite aux yeux de leurs parents, qui trop vite aussi vieillissaient. Grande Étoile veillait sur eux, jour et nuit les accompagnait. Et puis un jour, elle les trouva endormis et ils ne se réveillèrent pas. Elle était seule avec ses frères et presque aussi abandonnés que quand ils étaient arrivés dans leurs berceaux sur la rivière. Ils ne pourraient jamais connaître ceux qui les avaient mis au monde, ceux qui étaient leurs vrais parents.



Illustration : V erane Cottin

Pourtant ils n'étaient pas très loin, ces vrais parents si désirés. Mais qui aurait pu deviner que c'était le roi et la reine ?

Ce roi devenu si cruel, cette reine déshonorée, enfermée dans une prison, après ses trois accouchements.

Celle qui aurait pu répondre, c'était le monstre que tout le monde connaissait, elle s'était débarrassée de ces enfants le jour même de leur naissance en les jetant dans la rivière. Celle qui aurait pu répondre, c'était le monstre qui avait accablé le roi de mensonges et elle avait dit :

- La reine a accouché d'un chien, d'un chat et d'un vilain morceau de bois.

Elle avait convaincu le roi.

Elle avait agi en secret et personne ne l'avait vu, et quand bien même on l'aurait vu, on ne l'aurait pas révélé car ce monstre, ce criminel, c'était la mère de ce roi, la puissante mère du roi, jalouse de sa belle-fille.

Et tant qu'elle ne dirait rien, personne ne pourrait savoir. Et elle préférerait mourir plutôt que dire la vérité. Et ces enfants, et leurs véritables parents, resteraient toujours séparés par ce secret qu'elle avait tissé autour d'eux.

Un jour, Grande Étoile aperçut une vieille qui observait la maison attentivement. En la voyant et sans pouvoir se l'expliquer, Grande Étoile sentit en elle un grand sentiment de tendresse.

C'était sa méchante grand-mère. Elle avait appris l'existence de la maison et de ces trois beaux jeunes gens qui l'habitaient. Elle s'en était inquiétée. Elle craignait que ces enfants ne soient ceux qu'elle avait noyé, qu'elle croyait avoir noyé (chaque nuit, elle les voyait dans ses rêves sortir de l'eau où elle les avait jetés. Ils venaient se blottir contre elle, elle en était terrorisée). Et quand elle vit Grande

Étoile, si douce, si belle et si vive et ressemblant tant à la reine, elle fut tout à fait certaine que c'était sa petite fille. Et sans pouvoir s'y opposer, cette si cruelle personne se sentit elle aussi emplie d'une tendresse inexplicable.

Un court instant, elle faillit tout avouer, se ravisa et demanda à Grande Étoile de lui faire voir sa maison. Grande Étoile la lui montra. La grand-mère voulait tout voir. Elle avait une idée en tête. Elle s'exclamait :

- C'est très beau ! Et puis ceci et puis cela ! Et ce jardin, c'est admirable !

Quand la visite fut finie, elle ajouta :

- Cette maison est magnifique mais il y manque trois merveilles. Si cette maison disposait de l'eau qui redonne la vie, de l'arbre qui fait voyager et puis surtout du grand oiseau qui révèle la vérité, elle serait inégalable et la plus parfaite du monde car dans ce lieu on y retrouve ceux qu'on aime.

Sans pouvoir avouer ses crimes et cependant le désirant, elle avait donné le moyen à Grande

Étoile de connaître la vérité sur ses parents.

Elle savait que Grande Étoile allait désirer ces merveilles, s'en irait pour les rapporter pour que sa maison soit parfaite et y accueillir ses parents. Et elle était presque certaine que, malgré les difficultés, Grande Étoile réussirait.

Elle sortit de la maison, elle disparut à jamais.

Alors à partir de ce jour, Grande Étoile perdit sa joie.

Elle était devenue si triste que Soleil et Ciel s'en allèrent à la recherche des merveilles. Ils rencontrèrent sur leur chemin, au pied d'une grande montagne où se trouvait beaucoup de pierres, un vieil homme couvert de barbe et de cheveux entremêlés. Cette

barbe était si épaisse que l'on ne pouvait pas comprendre les mots qui sortaient de sa bouche.

Ils ne l'écouterent pas jusqu'au bout, ils étaient pressés d'aboutir, ils auraient dû. Il leur disait :

- Les merveilles que vous cherchez se trouvent sur cette montagne. Vous les trouverez aisément. Mais ne vous retournez jamais, quelques cris que vous entendrez, avant de les avoir saisi, sinon vous deviendrez des pierres !

Ils le quittèrent sans savoir.

Mais lorsque soudain, derrière eux, ils perçurent, sortant des pierres, des cris, des avertissements, ils regardèrent en arrière et furent aussitôt changés en pierre comme ceux qui avaient criés. C'étaient les hommes et les femmes, les animaux que la magie de la montagne avait, avant eux, transformés et emprisonnés dans les pierres.

Et c'est alors que Grand Étoile, comme avait prévu sa grand-mère, partit chercher les trois merveilles mais, avant tout, chercher ses frères.

Elle rencontra le vieillard, le prit en pitié, lui démêla ses longs cheveux et sa barbe. C'est ainsi qu'elle put entendre et comprendre tous ses conseils. Elle se boucha les oreilles avec de la cire d'abeilles. Les pierres criaient derrière elle, elle ne les entendit pas. Elle arriva jusqu'au sommet de la montagne, les trois merveilles l'attendaient.

Alors, elle s'en retourna avec une petite gourde remplie de cette eau merveilleuse qui redonne la vie aux pierres, elle ressuscita ses frères et tous les autres malheureux transformés en pierre avant eux. Elle s'en retourna aussi avec une graine de l'arbre qui fait voyager où l'on veut et grâce à elle, s'en retourna avec ses frères jusque dans sa maison chérie. Elle avait pris sur son épaule l'oiseau qui dit la vérité, il lui révéla le secret de sa véritable naissance.

La maison était maintenant presque totalement parfaite. Les trois merveilles s’y trouvaient, il n’y manquait que les parents.

Grande Étoile invita le roi à se rendre dans sa maison pour y manger des légumes de son jardin. C’était de très simples courgettes entières et non épluchées mais dont elle avait remplacé les graines par des diamants.

Le roi en fut très étonné :

- Il n’est pas possible de croire que les graines de vos courgettes aient pu devenir des diamants !

Alors l’oiseau de vérité, l’oiseau qui dit la vérité, lui répondit :

- Majesté vous avez pu croire que votre épouse si fidèle avait pu accoucher d’un chien, d’un chat et d’un vilain morceau de bois et vous vous refusez à croire que les graines de vos courgettes puissent devenir des diamants. La jalousie vous a fait croire aux mensonges de votre mère. Votre crédulité coupable a engendré votre malheur, celui de celle qui vous aime et que vous aimerez toujours, enfin celui de vos enfants !

Obtenez d’eux qu’ils vous pardonnent.

Et l’oiseau lui révéla tout, lui révéla la vérité que trop longtemps il n’avait pas voulu chercher.

Le roi fit chercher son épouse et devant elle et leurs enfants il implora d’eux leurs pardons et tous trois ils lui pardonnèrent. Et la joie de la vérité répara tout dans la maison. Elle était maintenant parfaite. Les trois merveilles s’y trouvaient : la source qui redonne vie, l’arbre qui fait voyager loin et puis surtout le grand oiseau qui révèle la vérité à tous ceux qui s’aiment vraiment.

C’était une maison parfaite. C’était une maison bénie. C’était l’œuvre de Belle Etoile.

Le petit jardinier aux cheveux d'or

Un conte écrit par Martine Tollet.

Il était une fois un homme sauvage à la peau brun-rouge comme du fer rouillé. On l'avait trouvé, allongé, au fond d'un marais. Le roi l'avait fait mettre en cage, devant son château. La clé de la cage, c'est la reine qui la gardait.

Tous les jours le petit prince vient jouer autour de la cage avec sa balle d'or.

Un matin, la balle tombe dans la cage. L'homme sauvage refuse de la rendre à moins que l'enfant ne lui ouvre la porte.

« La clé est cachée sous l'oreiller de ta maman ! »

Le petit prince veut sa balle ! Il vole la clé et ouvre la cage. Mais quand il voit fuir l'homme sauvage, il prend peur et crie : *« Ne m'abandonne pas ! »*

Alors l'homme revient sur ses pas, et prend l'enfant sur ses épaules.

Après une longue marche, l'homme s'arrête au cœur d'une sombre forêt. Il dit au garçon : *« Tu n'as rien à craindre. J'ai des trésors plus grands et plus beaux que ceux des rois de ce monde. Ils seront pour toi si tu m'obéis. »*

Au lever du jour, l'homme sauvage montre à l'enfant une source d'eau cristalline dans laquelle nage un petit poisson aux écailles d'or. *« Veille bien que rien ne souille la source ! Je viendrai vérifier ce soir. »*

Le petit prince fait très attention que rien ne tombe dans l'eau claire. Très, très attention ! Mais il finit par trouver le temps long. N'avoir rien à faire, c'est très ennuyeux ! Il se met à contempler son propre reflet. Il se trouve beau. Une mèche de ses longs cheveux glisse et vient frôler la surface de l'eau. Aussitôt, toute sa crinière prend la couleur flamboyante de l'or.



Illustration : V erane Cottin

Le garçon cache vite ses cheveux sous son bonnet. C'est peine perdue car l'homme sauvage à son retour sait déjà tout.

« Tu n'as pas réussi l'épreuve ! Tu ne peux pas rester avec moi. Il te faut partir dans le vaste monde. Tu y apprendras ce qu'est la misère. Cependant je t'accorde une faveur. Si tu es en grande difficulté, va dans la forêt et crie : « Jean-de-Fer » ».

Le prince s'en va par les chemins, ses cheveux d'or sous son bonnet de laine.

Il erre longtemps. Il parvient enfin au château d'un roi où on l'engage comme jardinier.

Comme il garde son bonnet sur la tête jour et nuit, prétextant une hideuse maladie, les autres valets se moquent de lui et le méprisent.

Or un jour qu'il se croit seul au jardin, voilà qu'il enlève son bonnet de laine pour se rafraîchir. Le soleil fait un ricochet sur sa chevelure pour venir briller comme un éclair d'or dans la chambre de la fille du roi.

La jeune princesse court à sa fenêtre, voit les cheveux d'or du jardinier et tout aussitôt réclame un bouquet :

« Hé, toi le gamin là, monte-moi des fleurs ! »

Le garçon remet son bonnet en hâte, cueille un bouquet de pensées sauvages et le porte dans la chambre de la jeune fille.

« Ôte ton bonnet, impoli que tu es ! »

« Je ne peux pas, j'ai la teigne ! »

Bondissant vers lui, rieuse et légère, elle lui arrache le bonnet. Et alors la chevelure d'or apparaît dans tout son éclat et la chambre entière est illuminée.

De ce jour la princesse exige un bouquet frais chaque après-midi et que ce soit le petit jardinier qui le lui monte dans sa chambre.

Le temps coule doux !

Mais voila la guerre qui rôde aux frontières. Chacun veut se battre. Défendre le roi ! Même le petit jardinier teigneux ! Les valets se moquent et ne lui laissent qu'un cheval boiteux pour aller au front.

Le garçon enfourche bravement son cheval et va dans les bois. De toutes ses forces, par trois fois, il crie : « *Jean-de-Fer* ».

L'homme sauvage surgit : « Que veux-tu ? »

« *Un coursier puissant pour faire la guerre !* »

« *Tu l'auras, et bien plus encore !* »

Un étalon blanc bondit des fourrés. Puis vient une troupe de cent cavaliers aux armes luisantes. Le garçon revêt une armure aux reflets de lune et hop ! Saute en selle !

Sur le front, les troupes du roi se font massacrer. Le beau cavalier aux cheveux dorés charge l'ennemi avec ses soldats. L'assaut est violent. Les armes cliquètent. Les cris fusent. Le sang gicle.

L'ennemi vaincu sonne la retraite. Le roi a gagné, son trône est sauvé.

Le beau cavalier aux cheveux dorés disparaît dans les bois. Ses soldats aussi. Et le teigneux revient au palais sur son cheval boiteux.

Le roi se demande qui est l'étranger aux cheveux dorés auquel il doit tout. Il aimerait bien le récompenser. Il en parle à sa fille. La princesse a une idée :

« *Père, annoncez dans tout le royaume que j'épouserai celui qui pourra attraper au vol la balle d'or que je lancerai.* »

Dès le lendemain, tous les jeunes gens sont sur la pelouse devant le palais pour tenter leur chance. Au balcon, la princesse attend. Surgit un seigneur en habit rouge sur un cheval rouge. La princesse lance la balle d'or. Le cavalier, d'un bond, l'attrape au vol et s'enfuit. Mais son heaume tombe et sa chevelure luit de mille feux mordorés.

Le roi est vexé. Pourquoi le bel inconnu se moque-t-il ainsi de lui ?

La princesse dit : « *Calmez-vous mon père, et faites appeler votre jardinier, oui, le petit teigneux, je crois qu'il a quelque chose à vous montrer.* »

Le roi ne comprend rien mais il ordonne qu'on aille chercher le teigneux au jardin.

La princesse dit alors :

« *Petit jardinier ôte ton bonnet pour l'amour de moi !* »

Le garçon ôte son bonnet de laine et sa chevelure étincelle.

Dans sa poche il prend la balle d'or et en riant, il la montre à toute la cour.

Les gens s'extasient, les cloches sonnent. Quant à la princesse, ses joues sont toutes roses et ses yeux brillent.

On les marie dès le lendemain, sans autre question.

Pendant le banquet, tout soudain, les portes s'ouvrent : Un seigneur imposant et magnifique entre. Il dit au marié : « *Je suis l'homme sauvage, je suis Jean-de-Fer. Un sort m'accablait. Par ton beau courage, tu m'as délivré. Désormais tous mes trésors sont à toi* ».

Grand corps sans âme

Un conte écrit par Bruno de la Salle

Il y avait une forêt. Elle était sombre et redoutable. Elle séparait deux châteaux. Dans l'un se trouvaient sept princesses, dans l'autre étaient autant de princes et ces quatorze jeunes gens s'étaient promis les uns aux autres.

Pour célébrer leurs fiançailles, les princes partirent chercher leurs promesses mais le roi, garda près de lui, Petit Pierre, son dernier-né. Les aînés partirent sans lui. Le temps passa et on ne les vit pas revenir.

Petit Pierre, resté au château, voulut aller à leur recherche. Le roi ne put l'en empêcher et l'enfant partit à son tour.

En chemin, près d'une rivière, il vit une étrange bataille. Neuf animaux se disputaient le cadavre d'un vieux cheval. C'était une fourmi, un loup, un aigle, un poisson, un bélier, un lion, un ours, un lévrier et un corbeau. Petit Pierre fit le partage et ils en furent si contents que chacun lui fit un cadeau : un bout de patte, une griffe, une écaille, un poil, une dent, une plume et une autre encore. Tous ces objets lui donneraient le pouvoir de prendre leur forme à sa guise.

Il pénétra dans la forêt, la traversa d'un bout à l'autre, il atteignit l'autre château. Les princesses n'étaient plus là. Elles étaient déjà parties avec ses six frères aînés et on n'avait pas de nouvelles. Il retourna dans la forêt, chercha, chercha pendant des jours mais il ne put rien découvrir sur ses frères et leurs fiancées. Il ne s'était pas arrêté. Il avait faim, il avait froid, il ne savait plus où aller.

Un soir, il vit une cabane au plus profond de la forêt. Il frappa, la porte s'ouvrit. C'était une très vieille femme. Il lui demanda poliment :

- Madame, j'ai froid et j'ai faim, puis-je me réchauffer un peu ?

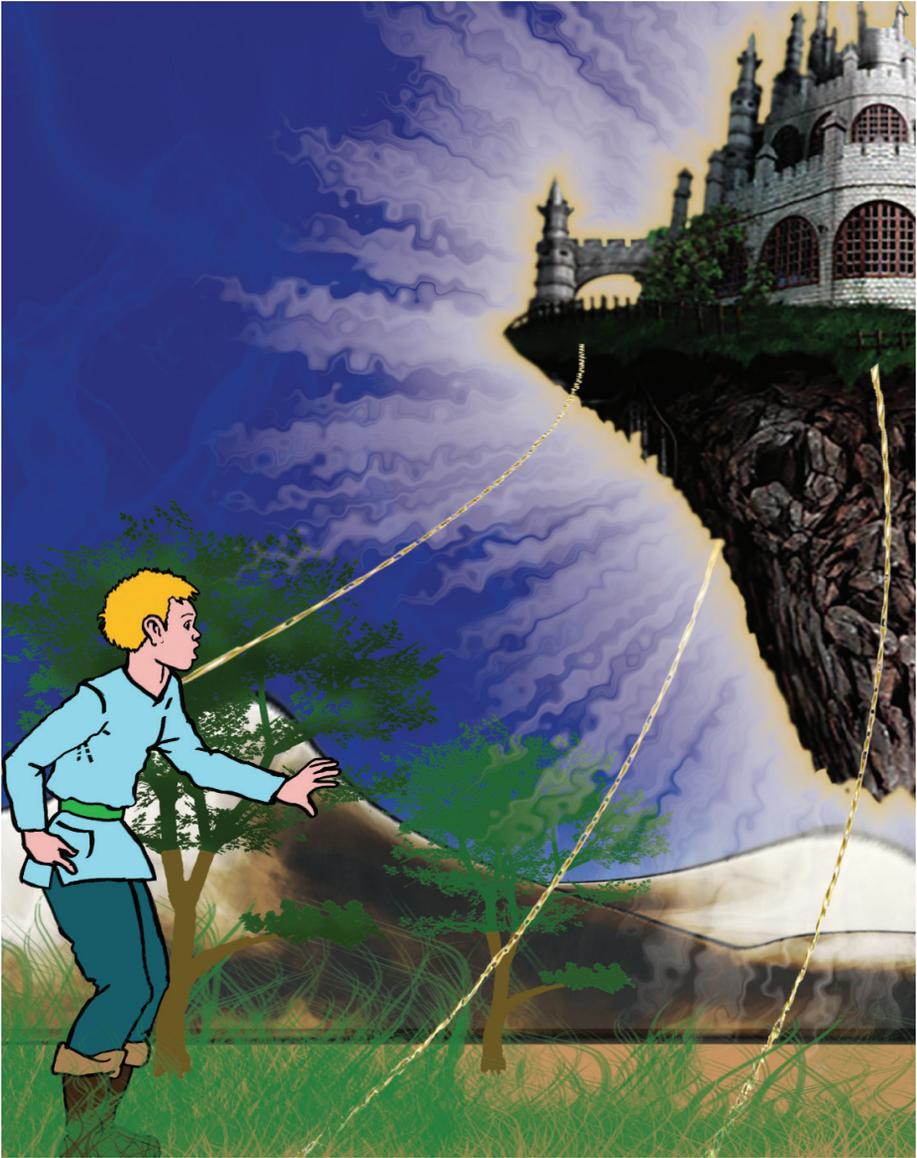


Illustration : Salam Mohamed

Elle l'invita à entrer, lui donna à manger, à boire, le fit s'asseoir devant le feu et ils se mirent à parler.

Il lui raconta son histoire. Elle lui raconta la sienne :

Son fils l'avait abandonnée. Il avait appris la magie et il avait si mal tourné, il était devenu si fort, si grand, et surtout si méchant qu'on l'appelait « Grand corps sans âme ». Il s'était construit un palais tout en or au milieu du ciel. Quatre chaînes le retenaient pour l'empêcher de s'envoler.

Au matin Petit Pierre trouva les chaînes, elles aussi étaient en or mais si fines et si ciselées que rien d'autre qu'une fourmi ne pouvait y grimper dessus. Il prit la patte de fourmi, il l'avait gardée dans sa poche et fourmi il fut aussitôt. Fourmi, atteignit le palais. Il y reprit sa forme humaine. Il découvrit sa fiancée. Le monstre l'avait laissé seule.

Grand corps sans âme l'avait enfermée dans ce lieu. Et ses six sœurs et les six frères du garçon, il les avait changés en pierres.

C'est au milieu de la forêt, dans une petite clairière, au beau milieu de leur voyage, qu'il était venu les surprendre. Il les avait vus endormis, se reposant après manger, hormis la plus jeune d'entre elles. De son anneau, il les avait changés en pierre, les six garçons et leurs promises, et celle qui avait tout vu, il l'avait emportée chez lui.

Le monstre était bien trop puissant pour que quelqu'un puisse le vaincre. C'était la raison pour laquelle il ne craignait personne au monde. Son âme n'était pas en lui.

Elle était dans une colombe, qu'il avait cachée dans un lièvre, le lièvre dans un sanglier, celui-ci dans une panthère, la panthère dans un grand coffre, le coffre dans un puits profond, lui-même caché sur une île perdue au milieu de la mer. Son âme était

inaccessible et Grand corps était invincible.

Petit Pierre dit :

- Je le vaincrai et puis je vous délivrerai !

Fourmi il était arrivé alors il redevint fourmi pour descendre jusque sur terre.

Loup il pouvait devenir et c'est en loup qu'il s'en alla de la forêt jusqu'à la mer.

Grand aigle il pouvait devenir et c'est en aigle qu'il vola pour trouver sur la mer immense cette île où se trouvait le puits.

Poisson il pouvait devenir, poisson il plongea dans le puits où il trouva le coffre en fer.

Bélier il pouvait devenir, c'est en bélier qu'il défonça le coffre en fer qui se brisa. Une panthère s'en échappa. Il pouvait devenir lion.

Lion il déchira la panthère. Un sanglier s'en échappa. Il pouvait devenir un ours. Ours il tua le sanglier.

Un lièvre alors s'en échappa. Il pouvait être lévrier. Lévrier il tua le lièvre.

Il en sortit une colombe. Il pouvait devenir corbeau. Corbeau il tua la colombe.

Dans la colombe se trouvait un minuscule petit œuf. C'était l'âme du corps sans âme.

Petit Pierre le prit dans ses mains et il l'écrasa sur le front du monstre qui venait d'arriver.

À cet instant, le palais qui venait du ciel descendit brusquement sur terre. La fiancée de Petit Pierre n'en était plus la prisonnière. Ses six sœurs et leurs fiancés qui étaient devenus des pierres se réveillèrent brusquement. Ils se disaient tout étonnés :

- Nous avons dormi trop longtemps !

Et les quatorze jeunes gens, tout joyeux, enfin réunis, se mirent en route aussitôt pour célébrer leurs fiançailles.

Le petit paon

Un conte écrit par Martine Tollet.

Il était une fois un vieux et une vieille. Ils vivaient loin du village, dans une ferme.

Comme ils n'avaient pas d'enfant, et que cela les attristait beaucoup, ils adoptèrent un petit paon et l'élevèrent tout au long de l'hiver, bien au chaud dans la cuisine, comme un véritable enfant.

Le printemps venu, le petit paon sortit gratter le fumier pour y trouver des vers de terre.

Gratte, gratte, gratte tant que soudain sous sa patte : un ducat d'or !

« J'ai trouvé un ducat d'or, j'ai trouvé un ducat d'or ! »

De l'autre côté du village, le roi, dans son palais, entend. C'est un roi très cupide ! Tout trésor doit lui revenir !

Il envoie ses soldats arracher le ducat du bec du petit paon. Le petit paon est bleu-vert de colère :

« Rendez-moi mon ducat d'or ! Rendez-moi mon ducat d'or ! »

Les soldats s'en moquent. Ils filent à grandes enjambées.

Mais le petit paon n'a pas l'intention de se laisser faire ! Il se met en route vers le palais royal :

« Roi, roi, rends-moi mon ducat, rends-moi mon ducat ! »

Mais voilà que sur le chemin, surgit un renard. Il se pourlèche :

« Petit paon je vais te manger ! »

« Tu me mangeras ou je te mangerai, mais sur mes pas, ne reviendrai ! »

Le petit paon ouvre le bec et avale le renard tout entier.

« Roi, roi, rends-moi mon ducat, rends-moi mon ducat ! »

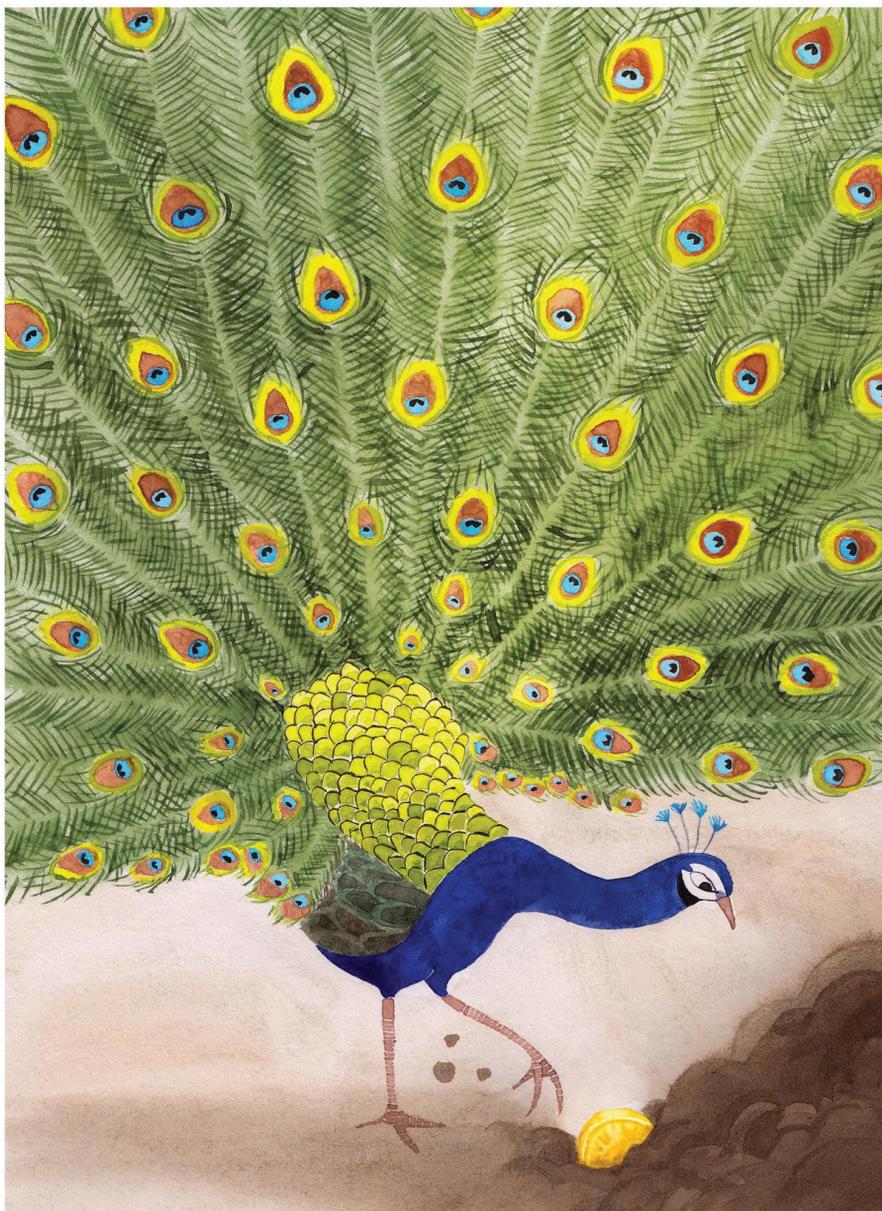


Illustration : V erane Cottin

Mais voilà le chemin barré par une rivière.

« *Petit paon je vais t'avalier !* »

« *Tu me mangeras ou je te mangerai, mais sur mes pas, ne reviendrai !* »

Le petit paon ouvre le bec et avale la rivière tout entière.

« *Roi, roi, rends-moi mon ducat, rends-moi mon ducat !* »

Mais voilà autour de lui un essaim d'abeilles en furie !

« *Petit paon nous allons te piquer !* »

Le petit paon ouvre le bec et avale l'essaim tout entier.

Le petit paon est arrivé devant le palais. Sous les fenêtres du roi, il fait les cent pas :

« *Roi, roi, rends-moi mon ducat ! Roi, roi, rends-moi mon ducat !* »

« *Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ? crie le roi. Soldats ! Attrapez cet effronté et jetez-le dans le poulailler. Les coqs lui feront la peau !* »

Dans le poulailler, les coqs s'élancent, ergots tendus. Mais le petit paon se suspend au grillage tête en bas, ouvre le bec et... Et du bec du petit paon sort... Le renard.

Le renard étripe les coqs, étrangle les poules, assassine les canards et s'en va, bien repus et la queue en panache, en laissant la porte ouverte.

Le petit paon sort derrière lui et retourne sous les fenêtres du roi :

« *Roi, roi, rends-moi mon ducat ! Roi, roi, rends-moi mon ducat !* »

« *Soldats, jetez ce petit paon dans le four de la cuisine !* »

Dans le four de la cuisine, le petit paon se couche sur le flan, ouvre le bec et... Et du bec du petit paon sort... La rivière ! La rivière éteint le feu, brise la porte du four, se répand dans la cuisine, renverse vaisselle et meubles sur son passage et va rejoindre son lit en massacrant le jardin fleuri du roi.

Et le petit paon, lui, retourne sous les fenêtres du roi :

« *Roi, roi, rends-moi mon ducat ! Roi, roi, rends-moi mon ducat !* »

Le roi hurle :

« *Cette fois, je m'en occupe moi-même !* »

Il attrape le petit paon, le dépose sur son trône et s'assoit sur lui !
Na !

Sous le gros derrière du roi, le petit paon ouvre le bec et... Et du bec du petit paon sort....

L'essaim d'abeilles.

Et pique, pique, pique le derrière du roi !

« *J'abdique, dit le roi, qu'est-ce que tu veux, volaille de l'enfer ?* »

« *Roi, roi, rends-moi mon ducat ! Roi, roi, rends-moi mon ducat !* »

Le roi sort une pièce de sa poche et la jette au petit paon.

« *Ce n'est pas mon ducat d'or ! Roi, roi, rends-moi mon ducat !* »

Au bord de la crise de nerf, le roi conduit le petit paon dans la salle au trésor :

« *Cherche-le toi-même, ton ducat d'or !* »

Des ducats, il y en a des monceaux. Et aussi des tas de perles, de rubis, de diamants...

Picore par ci, picore par là, le petit paon remplit son ventre... Et vous savez combien il y a de place dans ce petit ventre... Et puis, tranquillement, il rentre à la ferme chez ses parents.

Le vieux et la vieille sont heureux de revoir leur enfant mais lui, le petit paon, il crie :

« *Pendez-moi au plafond, battez-moi avec un balai !* »

Il crie tant et si fort que les vieux s'exécutent et battent bien doucement les flancs du petit paon.

Alors du bec du petit paon coulent des diamants, des rubis, des perles, et des ducats d'or, beaucoup de ducats d'or. Un vrai trésor. De quoi vivre heureux.

C'est ce qu'ils firent et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore.